

**Saint-John**  
**KAUSS**

**3 essais**  
**sur**  
**Magloire Saint-Aude**  
(projet d'essai-critique)

à Roland Morisseau qui m'a fait lire Saint-Aude

*« L'être de l'homme, non seulement ne peut pas être compris sans la folie,  
mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en soi la folie  
comme la limite de sa liberté. »*  
(Jacques Lacan)

*« La voix chante toujours à en râle-mourir  
ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été. »*  
(Guillaume Apollinaire)

# **Avant-propos**

## Saisir Magloire Saint-Aude

Mon admiration pour Clément Magloire Saint-Aude vient de mon attachement à Roland Morisseau, ce passionné de la Haute Poésie. Ce dernier que j'avais l'habitude de rencontrer au début des années 80, tous les vendredis après mes cours de biologie et de médecine à l'Université de Montréal, me fit un soir la grande surprise. Un recueil, d'une couverture en carton blanchi, intitulé *Dialogue de mes lampes* (suivi de) *Tabou* et de *Déchu*, paru en France aux Éditions « Première Personne » en 1970, qu'il déposa brutalement devant moi, sur une table, alors qu'il habitait à l'époque la rue Renoir dans la région de Montréal-Nord. Je le revois encore, ce cher Roland, faisant l'apologie de Saint-Aude, ce poète aux vers minuscules et hermétiques. Je n'avais presque rien compris à l'époque des trois recueils, même après lecture d'une ou de deux journées d'affilée de tout Saint-Aude. C'est qu'il n'y avait rien à comprendre de ce poète secret, aux paroles volontairement closes, à vingt ans. Considéré aujourd'hui, mais très tard, comme l'un des phares qui ont balisé l'imaginaire poétique haïtien, il ne saurait question de reconsidérer le poème chez Saint-Aude en tant que mémoire du silence, mais plutôt le revoir comme « un message d'indépendance » à la poésie indigéniste, un refus de l'écriture de la violence verbale aussi bien que l'élimination des poètes d'alors tels Émile Roumer, Carl Brouard et surtout Jacques Roumain. Clément Magloire Saint-Aude, avec d'abord *Dialogue de mes lampes* (1941) et ensuite *Tabou* (1941) et *Déchu* (1956), joua et joue encore aujourd'hui un grand rôle dans la promotion de la poésie moderne d'Haïti. Cette atmosphère de sensibilisation, de libération des sens que le poète a créée, trouva son appui jusqu'au sein de l'exil, en la personne des Anthony Phelps, Serge Legagneur, Jacques Charlier, Jean-Richard Laforest, ainsi que des plus jeunes auteurs comme Robert Manuel, Robert Berrouët-Oriol et Jean Saint-Charles.

Nombreux sont les profanes qui s'accordent à dire ou à répéter dans des soirées mondaines et de breuvage que Magloire Saint-Aude fut et est un grand poète. Mais l'ont-ils vraiment lu et compris ? Car il faut, d'après moi, de la patience et du savoir ésotérique pour aimer et comprendre Saint-Aude. André Breton, le Pape du surréalisme, que l'alchimie et l'Adepté Fulcanelli séduisaient, sollicitait au plus haut point, non sans raison, l'œuvre poétique de Saint-Aude. Son apologie du poète, qui aura fait de celui-ci « une seule exception », avait, d'un grand coup, évincé les références contradictoires pour faire place aux correspondances surréalistes. Si les vers de Saint-Aude,

comme disaient ses détracteurs, ne valent rien qu'une bouchée d'encre sans intensité aucune, son œuvre poétique en général prend par contre sa revanche dans l'orientation de l'imaginaire qu'elle suscitait et qu'elle suscite encore à l'endroit de jeunes poètes fascinés par une telle innovation. Nous devons lire cet événement sur le plan philosophique comme la victoire de la sensibilité sur la violence du Verbe.

Je n'ai pas connu le poète Saint-Aude. Mais j'ai constaté son influence grandissante sur toute une littérature qui se fait à l'intérieur comme à l'extérieur d'Haïti. Son œuvre en prose, *Prose* (1949), *Ombres et reflets* (1952) et *Veillée* (1956), qui n'est pas littérairement négligeable, a cependant été fortement négligée. L'on comprend alors que la fascination provoquée par ses poèmes a dû causer cette négligence précitée, bien que les lectures de *Parias*, d'*Ombres et reflets* et de *Veillée* dévoilent une autre dimension de l'écrivain. Accusateur et jovial, réaliste et plein d'humour dans ses récits et nouvelles, le prosateur Saint-Aude mérite autant d'attention et de sympathie que le poète. Ce dualisme entre la conscience et l'inconscient, entre la réalité et l'imaginaire, entre l'engagement et l'art plastique, entre la sensibilité et le rationnel, entre la physique et la métaphysique, saura contribuer à imposer un Saint-Aude en deux écrivains qui se sont, malgré les apparences, élevés au-dessus de la mêlée.

Que ces *Trois essais sur Magloire Saint-Aude* puissent également contribuer aux études à venir sur l'œuvre de Clément Magloire Saint-Aude !

**Saint-John Kauss**  
Repentigny, 13 mars 1998

## **CHOIX DE TEXTES-CRITIQUES**

# L'INVASION SURREALISTE EN HAÏTI

(Magloire Saint-Aude: avril 1912- mai 1971)

Dès 1924, en France, le tout-Paris vrombissait à l'ère du surréalisme, une école de pensée que l'on avait appris à digérer en des termes durs et résistants:

*"Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'association négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie."*<sup>1</sup>

C'est ainsi qu'Aragon et Eluard, dans les années qui suivirent 1930, avaient cru bon remouler ce courant d'idées en rétablissant "le lien entre la liberté du langage et la présence de l'événement". Curieusement, dès les années 40, en Haïti, la tendance surréaliste aura dressé en parallèle à tous les actes de l'Indigénisme<sup>2</sup> un mur greffé de mots obscurs et de paroles magiques, contre tout ordre, où le désordre établi était connaissance et mémoire. Plus on minimisait l'enjeu véritable de réel affrontement, plus cette nouvelle apparition devenait terrifiante.

"En poésie", disait Léon LaLeau, "ce qui compte, c'est le coeur guidé par la raison." Ainsi, après un flirt déraisonné à la tribune des *Griots*, survinrent Magloire Saint-Aude et ses dialogues si abstraits dans leurs dimensions historiques et politiques. Mais qu'a pu gagner le surréalisme de cette confrontation avec l'Indigénisme?

---

<sup>1</sup> André Breton, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, Paris, 1973, p. 37.

<sup>2</sup> Mouvement littéraire et social haïtien des années 30. Le Dr Jean Price-Mars fut, avant même la parution de son livre *Ainsi parla l'oncle* (1928), son principal instigateur.

<sup>3</sup> Voir la revue *Optique*, N° 24, février 1956.

"Et tel de nos poètes, n'étant plus notre seul surréaliste, se réfugie dans la fierté chronologique d'en être le premier en date."<sup>3</sup> Cette autre phrase de Léon Laleau dit bien l'ouverture incroyable que se sont fait l'apparence, la parole et "le désespoir orgueilleux de Saint-Aude". Si toute l'importance de l'oeuvre du poète "repose dans sa situation de rupture avec les codes dominants" de l'époque, il faut aussi s'interroger sur la raison de ce changement brusque et sur le bouleversement psychologique qu'a connu l'auteur du *Déchu* (1956). Car, avant d'être un poète surréaliste, Saint-Aude ou Clément Magloire Fils avait entre-temps fait paraître dans le tout premier numéro de la revue *Les Griots* (juillet-août-septembre 1938) une nouvelle à caractère indigéniste: *Ledest ou le gangan de Hinche*. Et dès 1932, alors qu'il était âgé de 20 ans, on pouvait déjà lire dans *La Relève* une demi-douzaine de ses poèmes où le Frère Raphaël Berrou a décelé l'influence du Gide des *Nourritures terrestres*.

Entre l'oeuvre réaliste de Saint-Aude et celle surréaliste du dit poète naît et gît un monde absolument paradoxal et inconnu, ce qui a porté certains critiques à parler "d'accident dans la carrière littéraire de Clément Magloire Fils". Car, entre les deux premières oeuvres surréalistes de Saint-Aude (*Dialogue de mes lampes*, 1941; *Tabou*, 1941) et son recueil *Déchu* (1956), il faut remarquer tout un vide de quinze ans - la quête de l'inconscient! - au cours duquel ont été publiés un roman, *Parias* (1949), et deux récits, *Ombres et reflets* (1952) et *Veillée* (1956). Mais pourquoi ce tour à tour d'esthétique? Est-ce dans l'inconscient que demeure la clef de ce mystère ?

Gérard Daumec qualifiait Saint-Aude de "surréaliste jusqu'à la moelle". Édris Saint-Amand, dans son *Essai d'explication de "Dialogue de mes lampes"*, dénie toutefois à Saint-Aude le titre de "vrai surréaliste", en affirmant que ce dernier ne composait pas ses poèmes dans "l'état de passivité absolue que réclame le surréalisme". Ne faut-il donc pas se demander quel genre de surréalisme pratiquait alors Saint-Aude? Il y a soixante ans de cela, la rupture entre Breton, Aragon et Eluard témoignait - et témoigne encore aujourd'hui - d'une nouvelle *politique surréaliste*. Cette chère confusion aura permis à Saint-Aude de régner en esthète et de mettre fin, du moins en Haïti, à cette forme de surréalisme niant la logique des formes et la suite dans les idées. Poésie (celle de Magloire Saint-Aude) volontairement close, si l'on peut dire, aux accents arabes où les fresques d'événements, les réflexions sociales ou politiques se cachent dans l'interstice des mots bardés de considérations politico-

philosophiques. L'oeuvre ne se lit pas pour ce qu'elle est: de la poésie avec des jeux de mots! Elle porte au contraire à équivoque. Ce serait plutôt à l'auteur de se réveiller là où il se repose en paix pour nous assaillir de projets fous et de souvenirs, d'autres préoccupations et concessions.

Du surréalisme, de l'hermétisme, du mysticisme, de l'ésotérisme, et tout cela semble rejoindre l'effroyable moyen d'action de cette poésie où se côtoient le bien et le mal sous l'oeil impuissant de la fragilité humaine. Et pourtant, la poésie de Saint-Aude reste et restera une oeuvre où gravitent sa vie et son destin, une oeuvre vouée "à la réflexion aussi éternelle qu'universelle". En effet, si Saint-Aude, dès 1941, s'est révélé le premier de nos poètes à apprécier l'apport du surréalisme aux portes de l'esprit et de la chose littéraire, l'année 1945 aura été la consécration officielle, en Haïti, du surréalisme qui fit jaillir tant de figures aujourd'hui célèbres.

"Dort enfin ma ferraille  
Qui m'eut aimé  
Aux issues, aux cités de mon image."

(Saint-Aude)

André Breton ne cachait guère sa joie, et les maîtres de l'époque, tour à tour, saluaient en fin de compte l'imposteur agréé.

« Douze à quinze vers, pas davantage, je comprends votre désir: la pierre philosophale ou presque, la note inouïe qui dompte le tumulte, la dent unique où la roue d'angoisse engrène sur l'extase. On cherche qui, depuis le Sphinx, eût, dans de telles limites, réussi à arrêter le passant. Dans la poésie française, parfois, Scève, Nerval, Mallarmé, Apollinaire... Mais vous savez bien que tout est beaucoup trop *lâché* aujourd'hui. Il y a une seule exception: Magloire-Saint-Aude.

Quand je me demande pour l'impression de quelle oeuvre contemporaine il ne saurait y avoir de trop beaux caractères - le langage et l'attitude poétique y étant pour moi constamment portés à leur point suprême, je reviens infailliblement aux deux très minces plaquettes: *Dialogue de mes Lampes* et *Tabou*, publiées en Haïti (1941) par Magloire-Saint-Aude. Que les quelque deux cents vers qui les composent n'aient pas encore tenté un éditeur français témoignerait à soi seul d'une défaillance du sens de la qualité.

Ici, enfin, plus de confidences ineptes. Le superbe dédain du poète, au berceau de qui la fée caraïbe a rencontré la "fée africaine" surprise par Rimbaud, et dont je n'oublierai jamais les accents d'un soir - porteurs de l'île prodigieuse - l'abrite heureusement de nos rumeurs, impassible et hors d'atteinte à côté d'une bouteille de rhum. »

André Breton, in *"La Clé des champs"*, 1953

C'est en 1949 qu'André Rousseaux déclarait de son côté:

"Quand on aura mis au point les déconvenues littéraires d'après 1945, quand l'accident existentialiste aura été ramené à ses proportions passagères et relatives, il apparaîtra peut-être que l'événement le plus important de ces dernières années aura été l'accès du surréalisme à une nouvelle zone de développement, d'influence, de considération. Certains ont plaisanté, comme un signe d'indigence de la seconde après-guerre, cette vogue à retardement d'une nouveauté qui a un bon quart de siècle derrière elle. Mais il n'y a ni nouveauté, ni retardataires pour courir après, quand il s'agit d'un mouvement créateur, à partir duquel la vie ne cesse pas d'être remise en marche. Alors, ce qui a pu paraître d'abord insolite (toute création commence par déranger des habitudes) se révèle comme principe d'un mouvement qu'on attendait sans s'en douter. Ce qui a semblé phénomène exceptionnel, destiné à passer comme un météore, montre ses ressources de continuité, de fécondité, de progression. En ce sens, l'extension récente de l'art et de la pensée surréalistes, non certes auprès du grand public, mais dans des cercles assez étendus, ne représente ni une mode, ni une poussée de snobisme, encore moins une de ces vulgarisations tardives qui sont la fleur d'arrière-saison d'un arbre à son déclin. Ce n'est pas non plus une de ces reconnaissances, d'aspect officiel, qui risquent de stériliser autant que de stabiliser le mouvement qu'elles sanctionnent. Une révolution créatrice ne s'arrête pas. Celle du surréalisme fait aujourd'hui éclater un peu plus avant son oeuvre et son action.

On sait comment cela s'est accompli. Il est d'abord arrivé que, dans ce qu'on a cru être une éclosion de poètes nouveaux pendant la guerre, l'apport le plus valable est venu de ce que le surréalisme avait fourni de talents qualifiés. Un Éluard, un Aragon, furent les hommes qui passèrent de l'admiration d'une élite à la grande notoriété. Leur authenticité, comme on dit, aurait pu en souffrir. Il est rare que l'homme du petit nombre devienne celui du grand sans que les motifs qu'il a d'être estimé ne subissent un abaissement. Sur le chemin qui va de l'action de salut public à l'action politique, les poètes que nous venons de nommer n'ont pas évité ce danger. Mais le surréalisme lui-même n'en a pas été atteint. Loin de paraître dépassé par certaines évolutions personnelles, et de se laisser classer parmi les choses que leur âge immobilise, il a montré, au lendemain de la guerre, son aptitude à vivre avec une énergie et une pureté sans défaillance. Osons dire que, dans ces dernières années, c'est une des rares valeurs françaises qui ne se soient pas avilées dans l'équivoque et dans l'imposture."<sup>4</sup>

L'histoire du *surréalisme* en Haïti a valu ce qu'elle vaut. À l'heure où l'*Indigénisme* situait la vie littéraire et où la *Négritude* marquait le pas pour une littérature originale, nègre, et de qualité, où tant de confusions traduisaient l'état de panique qui sévissait, un nouvel âge devrait surgir aux antipodes du savoir et de la création littéraire. Magloire Saint-Aude, d'une nouveauté absolument incroyable, aurait donc été le premier dans l'éclosion des poètes à suivre la nouvelle voie, tel un météore qu'on attendait sans s'en douter. Cette attirance a su gagner d'autres cours, et l'on pouvait déjà analyser, dès 1945, les motifs de cette idylle chez des poètes comme René Bélance et Hamilton Garoute. Devrions-nous être enchantés par le passage (à long terme) de ce courant français dans les recoins de notre inconscient?

Si l'image du surréalisme était des fois mêlée aux signes cabalistiques d'un dogme difficile à avaler, là-bas, en Haïti, le pouvoir poétique privé balbutiait une certaine rupture qui serait bien regrettable à défaut d'une réalisation positive de l'art surréaliste, c'est-à-dire des surréalistes "héritiers et continuateurs des grands lucifériens, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont". Le métal de la poésie du futur venait d'être magistralement révélé, et ce, d'une manière assez originale. Le grand style, l'éclair de la concision, la qualité des textes, à peine reconnus de nos compatriotes d'alors, aurait galvanisé l'esprit gaulois. Des poètes connus des années 60-70, dont Jacques Charlier et Jean-Richard Laforest, à travers respectivement des oeuvres telles *Le Scapulaire des armuriers* (1976) et *Le Divan des alternances* (1978), se sont livrés à cette vision de l'heure. C'est qu'ils ont choisi de s'asseoir vigoureusement dans le

monde psychique des surréalistes.

René Bélance (*Épaule d'ombre*, 1945) et Hamilton Garoute (*Jets Lucides*, 1945), furent deux illuminés à peine avisés du surréalisme. Par contre, Jacques Charlier (*Le scapulaire des armuriers*, 1976), Jean-Richard Laforest (*Le divan des alternances*, 1978), Serge Legagneur (*Textes en croix*, 1978) ainsi que Robert Manuel (*Otofonik*, 1982), Robert Berrouët-Oriol (*Lettres urbaines*, 1986) et Jean St-Charles (*Phase*, 1986), n'ont eu ni le goût, ni le courage de s'écarter du dogme surréaliste, quitte à se faire étiqueter de poètes d'élite ou d'écrivains désuets. C'est en ce sens que nous craignons d'invoquer la "révolution" de l'intelligentsia française, au sens profond du mot, sur nos valeurs internes, sans pourtant dire que ce coup de force littéraire avait enfanté dans la terreur. Parallèlement, si le monde qui avoisinait le triomphe de ces premiers surréalistes haïtiens fut un monde indécis et amovible, la nouvelle génération, conséquemment à l'Amour qu'ont porté les écrivains des générations précédentes à la démesure littéraire française, semble aussi s'habiller volontiers de l'étoffe surréaliste. Et nous ne pouvons qu'apprécier chez certains de nos jeunes poètes une part de cette habilité absolue du Verbe si chère aux surréalistes!

Est-ce à dire qu'on ne s'ennuie jamais des Surréalistes, ni de St-Aude, ni de la France?

---

<sup>4</sup> André Rousseaux, *Littérature du vingtième siècle*, Albin Michel, Paris, 1949, pp. 142-144.

Ce qu'il faut lire sur Magloire Saint-Aude et le surréalisme en Haïti:

- Charles (Christophe): *Magloire Saint-Aude, Griot et Surréaliste*, Choucounè, Port-au-Prince, 1982.
- Conjonction (revue): *Surréalisme et Révolte en Haïti*, N° 193 et 194, avril-mai-juin 1992.
- Saint-Armand (Edris): *Essai d'explication de "Dialogue de mes lampes"*, Préface de Jacques Roumain, Imprimerie de l'État, Port-au-Prince, 1942 (réédité en 1975 aux Ateliers Fardin avec une préface de René Bélance; en 1995 aux éditions Mémoire, Port-au-Prince, Haïti).
- Saint-Aude (Magloire): *Dialogue de mes lampes* (suivi de) *Tabou* et de *Déchu*, poèmes rétrospectifs, Première Personne, Paris, 1970, 60 pages; Illustrations de Wifredo Lam, de Jorge Camacho et de Hervé Télémaque.

## LA MÉTAPHYSIQUE DU POÈME CHEZ MAGLOIRE SAINT-AUDE

Une récente relecture des célèbres poèmes de Magloire Saint-Aude nous force aujourd'hui à conclure que celui-ci pratiquait, sinon avait un certain goût pour l'Art Royal. Déjà les titres de ses trois recueils de poésie, soit *Dialogue de mes lampes* (1941), *Tabou* (1941), *Déchu* (1956), nous portent, à la mesure de l'inconscient, à penser aux tabous et aux secrets du «Grand Art» que seuls les initiés et les adeptes semblent pénétrer, degré après degré, afin d'aboutir à la lumière qui est la base et le principe même de tout mouvement sur terre. Mais pourquoi dialoguer avec ses «lampes», n'était-ce pour le besoin de les relier entre elles ou pour obtenir plus d'informations de l'au-delà ? Toutes ces «lampes» de Magloire Saint-Aude, avaient-elles en commun la lumière (astrale ou magnétique) qui est source de vie, «substance première, réelle et vivante, ayant en elle-même le principe de son mouvement»? A la lecture du premier poème intitulé "Vide" de *Dialogue de mes lampes*, on retrouve curieusement, comme un leitmotiv, le mot «lampes» qui a ici toute sa signification :

«De mon émoi aux phrases,  
Mon mouchoir pour mes lampes.»

«Monter une lampe», en langue créole et pour l'haïtien, possède un triple sens, à savoir dans le but d'honorer et de prier les dieux du panthéon vaudou, de faire une demande à un «esprit» quelconque, de guérir ou frapper à distance un méchant homme. Encore le chiffre «trois», symbole impair de la Trinité, ternaire tant redouté par les démons de toute la milice infernale, fait surface et nous donne des pistes importantes de réflexion sur la question : Magloire Saint-Aude, était-il Kabbaliste ?

«Triples fleurs aux vers mendieurs,  
Je marche sur le son comme l'impair.»  
(**Tabou**, IX)

De même qu'il n'y a qu'un poète pour les onze poèmes du livre de Magloire Saint-Aude (*Dialogue de mes lampes*), il n'y a ainsi qu'une seule démarche poétique dans un mouvement de retrait par rapport à la réalité. L'endroit et l'envers du poète ne forment qu'une entité, qu'une unité absolue qui peut se

fractionner et se multiplier dans un mouvement de combinaisons mathématiques de la pensée afin d'aboutir à :

«Limité aux revers sans repos,  
Edith Blanche ma face moi-même.»  
(**Vide**, p. 13)

«L'ombre pour mon ombre, mon dos.»  
(**Poison**, p. 16)

Dans le poème «*Larme*», le nombre «cinq» figure dès les premières strophes :

«Sans dieu livide fragile le cœur,  
tranquille souple veilleur en cinq langues.»  
(**Larme**, p. 14)

Le chiffre «cinq» est mystiquement l'expression du pentagramme, lequel exprime la domination de l'esprit sur les éléments (air, feu, eau et terre). Armé de ce signe, c'est-à-dire le pentagramme, on peut voir, affirment les Mages et les Sages, «l'infini, à travers cette faculté qui est comme l'œil de l'âme». Soit «veilleur en cinq langues», comme s'est autoproclamé le poète Saint-Aude.

«Aux miroirs du mage  
...Je suis ici pour cinq»  
(**Tabou**, I)

On ne peut ainsi que comprendre : Magloire Saint-Aude, à un moment de sa vie, s'était fait initié...

«Purifié, bas, sur ma clé.»  
...en rencontrant, peut-être, l'ange de l'Épiphanie sur le chemin de la lumière et de la purification :

«Au dormeur de face sans visage,  
Glacé néant par les fenêtres  
Et seul sur ma gorge.  
Cendres de peau aveugle en éternité.»  
(**Larme**, p. 14)

Le nombre «neuf» qui exprime forcément la superstition et l'idolâtrie (Hermès en a fait le chiffre de l'initiation), ainsi que le nombre "sept" qui représente le septénaire sacré (les sept jours de la semaine, les sept planètes magiques, les sept grands archanges, les sept sacrements, les sept péchés capitaux), ont également été poétisés par l'auteur :

«Le tuf aux dents aux chances aux chocs auburn  
Sur neuf villes.»

(**Silence**, p. 15)

«Sept fois mon col,  
Dix-sept fois le collier.»

(**Phrases**, p. 19)

Son côté gauche, son ombre (ou son double astral), et son grimoire (recueil de rituels magiques) doivent nous rappeler et nous attacher au cérémonial des initiés ainsi qu'au fil conducteur plongé dans les métempsycoses de la magie.

«Pour mon dos gauche»  
«L'ombre pour mon ombre, mon dos.»

(**Poison**, p. 16)

«Me pèsent, en ce monde, mon grimoire  
Et aussi mes cils vieux.»

(**Tabou**, I)

Enfin, est-ce ici à l'échelle que Jacob vit en songe le poète fit allusion, ou voulait-il, par analogie à Dieu, que ses influences poétiques descendent et se communiquent à tous les poètes d'Haïti ? Son «cube», serait-ce la pierre philosophale tant recherchée par les anciens philosophes hermétiques pour son pouvoir magique ?

«Mes doigts en échelle de pluie de lin,  
Plein de moi et crochu dans mon cube.»

«Je glisse, je descends, je m'enlise  
Dans la laine de mon coma  
Bon comme le lait de la sieste.»

(**Paix**, p. 22)

Pari tenu, pari gagné, semble-t-il, par Magloire Saint-Aude, poète et veilleur toujours en cinq langues dont le langage prophétique, l'accent bègue et l'écriture automatique nous rappellent les sublimes versets de Nostradamus, le mage.

### **Bibliographie et Références**

Ionescu (Vlaicu): *Nostradamus*, Félin, Paris, 1987.

Lenain : *La science cabalistique*, Traditionnelles, Paris, 1978.

Lévi (Éliphas) : *Cours de philosophie occulte*, Sélect, Montréal, 1982.

Lévi (Éliphas): *Dogme et rituel de la haute magie*, Bussière, Paris, 1982.

Saint-Aude (Magloire): *Dialogue de mes lampes* (suivi de) *Tabou* et de *Déchu*, Première Personne, Paris, 1970.

## LE MONDE DIVIN SELON MAGLOIRE SAINT-AUDE

“ À Roland Morisseau qui m’a fait lire Saint-Aude ”

Nul ne peut ignorer aujourd’hui l’impact et l’influence des oeuvres poétiques de Magloire Saint-Aude sur la majorité des poètes haïtiens. Certains se réclament d’ailleurs carrément de lui. D’autres en font allusion sans pourtant omettre le magnétisme du Maître et son esprit anticonformiste vis-à-vis de l’époque. Contrairement à Jacques Roumain ou à Émile Roumer, deux poètes indigénistes des années ’30, Magloire Saint-Aude s’allia à la poésie du vide et des sens où le mouvement intellectuel demeure l’apanage des lignes écrites sans se rendre compte du mépris montré à l’égard du lecteur pour qui les illusions ou la parole incomprise sont purement du domaine immatériel. Mais toutes ces associations et ces correspondances alléguées à la poésie de Magloire Saint-Aude ne sont-elles pas le produit de notre ignorance des “ choses cachées”, de l’individu non entraîné à la réalisation du “ Grand Œuvre”, du profane qui ne saurait acquérir la voie sublime de l’au-delà ?

Trois mondes s’offrent à nous en lisant méthodiquement les beaux vers de Magloire Saint-Aude: le monde des formes, celui des connaissances humaines ou des idées, et celui des causes. Déjà les titres de ses trois recueils de poésie, soit *Dialogue de mes lampes* (1941), *Tabou* (1941), *Déchu* (1956), nous ramènent à la magie poétique, à la magie des mots avides de sentimentalité. Et pourtant, le monde des formes est là, et remplace inconsciemment les plaisirs que nous procure la poésie de l’amour physique par les jouissances plus délicates et plus subtiles que sont le regard et l’immortalité des mots. Par exemple, dans *Dialogue de mes lampes*, on peut, à la lecture du premier poème intitulé “ Vide ”, s’emparer du monde physique de Saint-Aude :

“Recroquevillé dans mes yeux effacés,  
La peine le poème hormis les causes. ”

“ Rassasiant mes yeux  
Du convoi de mes yeux ressuscités...”

(**Vide**, p. 13)

Dans le poème “ Silence”, on retrouve également

“ Le tuf aux dents aux chances aux chocs auburn  
Sur neuf villes.”

“ Magdeleines en dentelles de gaude.”  
(**Silence**, p. 15)

Le sentiment de la mort physique comme celui de l’union vivante des idées créatrices partagées dans un même idéal, fait corps avec le poème.

“ Mes cils retombés retouchés sur  
L’eau le repos  
En losange comme un christ fêlé. ”  
(**Poison**, p. 16)

Le monde des formes, qui inclut celui de l’homme, de l’animal, du végétal et du minéral, s’impose progressivement à nous et s’empare avec joie et avec beaucoup d’étonnement des vieilles habitudes et de l’incontinence répétée des lectures sans passion et sans intérêt aucun des formes que mérite l’écriture. Hormis le poème et son silence qui accompagnent les mots :

“ Au frisson des dentelles, mon bel émoi  
Au froid des lampes froides.”

” Douces gelées les Magdeleines,  
Menthe des lampes boutonnées. ”  
(**Reflets**, p. 17)

“ Le poète, chat lugubre, au rire de chat.”  
(**Dimanche**, p. 18)

Magloire Saint-Aude parle beaucoup de ses inconvénients physiques, et cet aspect de la fatalité chez le poète doit donc porter sur la possibilité de résister à la laideur du monde. Ses “lampes”, ses “yeux” et ses “cils” constituent la trilogie du bonheur recherché où le poète s’articule toujours et se demande des comptes :

“De mon émoi aux phrases,  
Mon mouchoir pour mes lampes.”  
(**Vide**, p. 13)

“Les yeux sans eau, comme la fatalité.”  
(**Phrases**, p. 19)

“L’huile des sommeils  
Des sourcils à ma table.”  
(**Écrit sur mon buvard**, p. 20)

“Aux ulcères-consolations  
De mes cils de limon,  
Mes yeux en carton pourri  
Aux feux vieux des guides.”  
(**Rien**, p. 21)

“Suis-je l’interpréteur des siècles,  
Le vent sculpté du centaure ?”  
(**Tabou III**, p. 33)

Dans les mondes intellectuels de la Kabbale chrétienne, nous retrouvons ce ternaire: Aziah, Jesirah et Briah, correspondant au monde des formes, au monde des pensées ou des idées, et au monde des causes. Selon les anciens auteurs, “les causes produisent les formes, et les formes remontent aux causes par la pensée. Ainsi le verbe divin et le verbe humain se rencontrent dans le monde de Jesirah (dans le second ciel) ou celui des connaissances humaines.” Symbole des trois mondes, la poésie de Magloire Saint-Aude contient, à notre avis, la révélation de la plus haute initiation. Le monde des connaissances humaines ou des idées est ainsi réglé par les notions divines des esprits célestes :

“Sans dieu livide fragile le cœur”  
“Purifié, bas, sur ma clé”  
“Au dormeur de face sans visage,

Glacé néant par les fenêtres  
 Et seul sur ma gorge.  
 Cendres de peau aveugle en éternité.”  
 (**Larme**, p. 14)

Le monde des génies supérieurs ou des “élémentaux” (esprits qui gouvernent les éléments : feu, eau, terre, air) n’est pas non plus étranger à Magloire Saint-Aude. La preuve de ses connaissances cabalistiques :

“Pour mon dos gauche,  
 Espacé dans la terre,  
 À mes pas sous mes pas  
 Au souffle des touches.”  
 (**Poison**, p. 16)

“Aux miroirs du mage  
 Je confonds l’éclat et le silence,  
 Je suis ici pour cinq.”  
 “Me pèsent, en ce monde, mon grimoire  
 Et aussi mes cils vieux.”  
 (**Tabou I**, p. 31)

La mort? Cette délicate possession de l’Être suprême, ce véritable questionnement sur la nécessité de l’homme après la vie, est également au cœur de la question Saint-Audienne.

“Hors d’haleine dans la soie  
 Dans la baie de la mort.”  
 (**Poison**, p. 16)

“Lamentations aux crachats des morts.”  
 (**Reflets**, p. 17)

Mais le poète se réfère-t-il à ses voyages dans l’Astral (nature invisible) en écrivant ses vers ?

“Rien n’est moi,  
 Hormis mes orbites en ogive,  
 Et mon col d’ange d’image

Comme mes yeux farcis froids de soie.”  
(**Paix**, p. 22)

“Cavalier de tulle d’os de glace,  
Visiteur en guide ovale de nuit,  
...  
En habits de gala de lord sans crâne...”  
(**Paix**, p. 23)

Il est donc évident que le monde mystique des esprits le hante :

“Au galop des veilleurs muets,  
Eux, inclinés, glacés,  
Chastes de vivre  
Aux phares des dentelles !”  
(**Tabou IV**, p. 34)

“Mon teint brun-more et d’archange  
Est le sceau célébré...”  
(**Tabou IX**, p. 39)

Le nombre “cinq” qui exprime forcément le pentagramme mystérieux, correspondant à Dieu, l’homme et les trois mondes (le naturel, le spirituel et le divin), est vigoureusement et à plusieurs reprises poétisé par l’auteur :

“Tranquille souple veilleur en cinq langues.”  
(**Larme**, p. 14)

“Aux miroirs du mage  
Je confonds l’éclat et le silence,  
Je suis ici pour cinq.”  
(**Tabou I**, p. 31)

“Sonne ma phrase  
 Dans la vallée,  
 Comme mon mol émoi  
 Au front de cinq heures.”  
 (**Tabou XII**, p. 42)

Le pentagramme est aussi l'étoile de l'Épiphanie, nous disent les anciens auteurs. Cette étoile “que les mages ont vue en Orient, cette étoile de l'Absolu et de la synthèse universelle, qui donne une tête aux quatre parties du monde et qui, résumant cinq fois les nombres séphiriques, donne aux sciences une synthèse absolue et ouvre aux aspirations de l'homme les cinquante portes du savoir” (E. Lévi). Sur ce, Magloire Saint-Aude, poète haïtien des années '40, n'ignorait nullement les mobiles de la fonction sacerdotale, et qu'il ne saurait compléter avec autant de grâce son œuvre poétique si ces connaissances de “l'Art Royal” lui faisaient défaut.

“Aux feux intermédiaires,  
 Pensées douces comme des tasses de vent.”  
 (**Tabou XIV**, p. 44)

Nous savons, d'après les données de l'Occultisme, que l'avenir immédiat de tout un chacun est potentiellement en gestation “par le jeu des causes premières et secondes”. Notre destin étant fixé dans l'Astral par les causes premières (une extrême vulnérabilité psychique) et des causes secondes (un chagrin d'amour par exemple), il y a quand même lieu de le modifier afin d'éviter le pire ou de corriger l'aspect de quelques-unes des causes qui dirigent notre vie dans l'Astral, soit de façon volontaire si l'on peut, soit par “le maniement des fluides psychiques, allié à la connaissance des dynamismes astraux”. Enfin, on peut “agir sur l'être psychique en incitant les idées créatrices qui modifient toute forme matérielle” (Papus). Magloire Saint-Aude, pour une raison ou une autre (problème familial ou social), dès 1941, ne signait plus Clément Magloire fils, mais Saint-Aude, se référant sans doute à sa mère.

“La peine le poème hormis les causes.”  
 (**Vide**, p. 13)

Nous avons recherché et retrouvé les causes de la parution tardive du troisième recueil de Saint-Aude intitulé *Déchu* (1956), ainsi que les causes de sa déchéance personnelle durant les années '60. Magloire Saint-Aude, alcoolique et bohème à l'instar du poète Carl Brouard, n'a eu malheureusement que pour récompense la mort physique (mai 1971) et celle de l'âme.

“Je me connais cistre et caduc  
Emmuré dans ma face-hostie !”  
(**Tabou II**, p. 32)

“Je descends, déraciné et répété  
Sur un cheveu préfacé de mes doigts.”  
(**Tabou III**, p. 33)

“Je me sais, me suis, à deux stades,  
Au destin, à l'eau de mes sueurs.”  
(**Tabou X**, p. 40)

L'âme, écrivait Éliphas Lévi, “se consume elle-même, elle est son feu, elle enfante ses démons, elle se dissout en rêves de torture et se sent en Dieu, hors de Dieu. C'est-à-dire infiniment réprouvée par la bonté même de Dieu dont l'amour a été violenté par elle-même et changé en justice, en sorte que les garanties de liberté que lui donne la libéralité divine sont devenues des remparts conservateurs de la mort et d'imperméables réservoirs du pleur éternel ”. Magloire Saint-Aude en aurait cure dans la mesure où les plaisirs que procuraient les mots, ses mots, étaient intarissables puisqu'il nous dit :

“Dort enfin ma ferraille  
qui m'eût aimé  
Aux issues, aux cités de mon image”.  
(**Paix**, p. 24)

Il est évident que Magloire Saint-Aude, par la publication de ses poèmes métaphysiques, visait le pouvoir suprême, le pouvoir exceptionnel dont s'enorgueillissait d'ailleurs le poète.

“Majuscules haut perchées  
Aux pôles de mes lampes”.  
(**Déchu IV**, p. 54)

Mais dans *Déchu* (1956), le poète se sentait déjà “las” et entendait battre la crécelle :

“Pour mes lampes trépassées...  
Bonne route, pèlerin”  
(**Déchu I**, p. 51)

“Aux exploits du poète las,  
.....  
Sur le buvard aveugle  
De mes talents éteints.”  
(**Déchu II**, p. 52)

“Crécelles ensevelies  
Sur le cœur du pèlerin.”  
(**Déchu V**, p. 55)

“L’étoile du mendiant  
Entend le souffle de ma Mort.”  
(**Déchu VI**, p. 56)

## CONCLUSION

Nous avons peut-être terminé l’étude de la métaphysique du poème chez Magloire Saint-Aude à différents volets du savoir scientifique. Mais il n’en demeure pas moins que la question soulevée par le Dr Pradel Pompilus et le frère Raphaël Berrou en 1961 à savoir que “la poésie de l’inconscient échappe à [leur] contrôle, aussi cette œuvre de Magloire Saint-Aude est-elle inaccessible dans son ensemble”, semble s’opposer à l’interprétation de notre étude. Edris Saint-Armand avait-il raison quand il refusait à Saint-Aude le titre de “vrai surréaliste” en affirmant que celui-ci ne composait pas ses poèmes dans “l’état de passivité absolue que réclame le surréalisme”. Car tout indique que la poésie de Saint-Aude n’est inaccessible qu’aux profanes ; et il ne suffit de rien, d’un instant sublunaire, qu’on soit en pleine possession du savoir nécessaire pour faire l’autopsie et le procès de ce monde divin selon Magloire Saint-Aude.

## Bibliographie et Références

Charles (Christophe) : *Magloire Saint-Aude, griot et surréaliste*, Choucoune, Port-au-Prince, 1982.

Kauss (Saint-John) : *L'invasion surréaliste en Haïti* (Magloire Saint-Aude : Avril 1912 - mai 1971), in *Haïti en Marche*, Miami, vol. X, no 6, 20 mars 1996 ; in *Le lien*, Montréal, vol. 6, no 2, avril 1997, pp. 34-37.

Kauss (Saint-John) : *La poésie haïtienne au Québec*, in *Les saisons littéraires*, Montréal, automne 1996, pp. 65-80 ; in la revue *Trois*, Montréal, vol. 12, no 1, février 1997, pp. 51-71; in *Neue Romania*, Berlin (Allemagne), no 18, 1997, pp. 105-115 ; in *Présence*, Montréal, vol. 1, no 6, octobre 1997.

Kauss (Saint-John) : *La métaphysique du poème chez Magloire Saint-Aude*, in *Haïti en marche*, Miami, vol. XI, no 27, 13 août 1997.

Lévi (Éliphas) : *La clef des grands mystères*, Alcan, Paris, 1923.

Lévi (Éliphas) : *Cours de philosophie occulte*, Sélect, Montréal, 1982.

Papus (Dr Gérard Encausse) : *Pour combattre l'envoûtement*, Durville, Paris, 1914.

Pompilus (Dr Pradel) et Berrou (Frère Raphaël) : *Manuel illustré d'histoire de la littérature haïtienne*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1961.

Saint-Armand (Edris) : *Essai d'explication de "Dialogue de mes lampes"*, 3<sup>e</sup> édition, Mémoire, Port-au-Prince, 1995.

Saint-Aude (Magloire) : *Dialogue de mes lampes* (suivi de) *Tabou* et de *Déchu*, Première Personne, Paris, 1970; *Dialogue de mes lampes et autres textes* (œuvres complètes), Jean-Michel Place, Paris, 1998.

Wilson (Colin) : « *Le poète considéré comme un occultiste* », in *L'Occulte*, Philippe Lebaud, Paris, 1990.

## **CHOIX DE POÈMES**

## POEME

**pour Lorimer Denis,**

Hors des dieux las de la sarabande  
Le repos blasé qui lénifie le décor

Voici l'offrande des colliers, morne fandango.  
Et le vide des phrases fatigués, ô voyageur vague !

Qu'avons-nous fait des ans, compagnons muets,  
Et des retours et des soleils condamnées ?

C. MAGLOIRE, Fils

## LES ANGOISSES

### I

Une cité morte où, fleurs de l'éprouvante,  
Des hommes sages s'agenouillent.  
Tous les stades de vie sont en moi,  
Hymne nécessaire, ou digne de ma haine ?

Toute ma pitié secrète, et muette, et vaste.  
Et ce chant du profane aux mains jointes.  
Or, les guides s'éloignent. et leurs doigts sans bagues  
Ont recherché l'eau des temples du Barbare,  
Martyrs des âges futurs, ou amis des sables,  
Vieillis au seuil des mondes.

II

Qu'ont dit les femmes condamnées hors du mirage ?  
Non la parole qui blesse, Mais l'hymne qui rompt les liens.  
Les autels sont dressés où la chair des parjures  
Recevra le baiser fraternel de l'inconnu

Alors le seigneur-messager contera  
La grimace des accueils.  
Non la vaine palabre,  
Ni le Désespoir qui mord son mouchoir.

III

Sur la route monotone, et solitaire, et nue,  
La femme en bandeaux recherche son messenger.

Son chien insulte les dieux du Silence  
Et aussi toutes les bêtes gorgées de sang.

Car les désirs hurlaient un chant sauvage  
Contre les flancs de ta sombre douleur, Methsabé

Qu'avez-vous fait des impudeurs  
Des refus et des sommeils salvateurs ?

Clément MAGLOIRE, Fils

## DIALOGUE DE MES LAMPES

(extraits)

### Vide

De mon émoi aux phrases,  
Mon mouchoir pour mes lampes.

Recroquevillé dans mes yeux effacées.  
La peine le poème hormis les causes.

Limité aux revers sans repos,  
Edith blanche ma face moi-même.

Rassasiant mes yeux  
Du convoi de ms yeux ressuscités...

### Larme

Sans dieux livide fragile cœur,  
Tranquille souple veilleur en cinq langues.

Purifié, bas, sur ma clé.

Au dormeur de face sans visage,  
Glacé néant par les fenêtres  
Et seul sur ma gorge

Cendres de peau aveugle en éternité

## **POISSON**

Pour mon dos gauche,  
Espacé dans la terre,  
A mes pas sous mes pas  
Au souffle des torches

Les limites au relief, hors des limites

L'ombre pour mon ombre, mon dos.

Hors d'haleine dans la soie  
Dans la baie de la mort.

Mes cils retombés retouchés sur  
L'eau le repos  
En losange comme un christ fêlé.

## **REFLETS**

Lié, mince, aux relents de rien sur ma cravate,  
Mou comme l'inconnu et sur le chemin.

Lamentations aux crachats des morts.

Au port négligent adossé pour parler,  
Hors de mes manches,  
Comme un Arabe.

L'extase le deuil la luxure  
Au gras des glas des râles.

Au frisson des dentelles, mon bel émoi  
Au froid des lampes froides.

Douces gelées les Magdeleines,  
Menthe des lampes boutonnées.

### **DIMANCHE**

A l'horizon des fièvres  
Pour la voix au bal du poète

Le poète, chat lugubre, au rire de chat.

Le cœur, léché, fêlé par les veilles.

Dites aux litanies délacées Edith  
Le lieu le buste au gré de mon reflet.

Cloué, incomplet aux éventails  
Dans ma douceur more.

Torpeur dans mon sang déganté sans amour.

Après-midi dénués à tire-d'aile

Je descends, indécis, sans indices,  
Feutré, ouaté, loué, au ras des pôles...

## ÉCRIT SUR MON BUVARD

Les clous les fous  
Aux horizons de fer sans merci.

Le marbre au flux d'un soir douceâtre.

L'huile des sommeils  
Des sourcils à ma table.

Touareg ici dans mon lied,  
Pas un sourire, pas un cheveu.

## PAIX

Mon coude en un envol de biais,

Aligné,  
Recherchant mes yeux, pieuses transparences.

Mes doigts en échelle de pluie de lin,  
Plein de moi, et crochu dans mon cube.

Si pardon  
Pour le beau halo de mes paupières,  
Je glisse, je descends, je m'enlise  
Dans la laine de mon coma  
Bon comme le lait de la sieste

Rien n'est moi,  
Hormis mes orbites en ogive,  
Et mon col d'ange d'image  
Comme mes yeux farcis froids de soie.

Nier, retourner  
Les plis de ma soif de Peul,  
Cavalier de tulle d'os de glace,  
Visiteur en guide ovale de nuit,  
Et  
En habits de gala de lord sans crâne...

## PAIX

Plus de voix, plus de doigts  
Au plaidoyer au gong des lacets.

Chaste au flanc de mes sueurs latentes.

Sur ma craie sans substance sans pâte  
Le Chinois tisse ma mort.

Dort enfin ma ferraille  
Qui m'eût aimé  
Aux issues, aux cités de mon image.

**TABOU – (extraits)**

**I**

Ceci n'est pas la légende  
Qui m'émeut, mou,  
Au tombeau du chinois

Dans la tente de l'aède  
Dort l'or de ma lampe

Me pèsent, en ce monde, mon grimoire  
Et aussi mes cils vieux

Si, délié du ton,  
Long plus que mon ombre,  
Aux miroirs du mage  
Je confonds l'éclat et le silence,  
Je suis ici pour cinq,  
Et ne m'a  
L'amorce de l'humus.

**II**

Je me connais cistre et caduc  
Emmuré dans ma face-hostie !  
Louanges qui de sourires mirages  
A l'avenir sur des cierges et de l'ardeur !

Pas de dieu, pas de lieu  
Où lire les merveilles.  
Je suis du rang  
L'effet, le reflet.

Mon miroir, sur le plomb du siècle,  
Homologue l'enjeu des vieux lords.

Mon chien avance  
Vers l'étendard de ma mort  
Lue au sel de mes cils.

### III

Hors des bandelettes de mon soleil désuet,  
Suis-je l'interpréteur des siècles,  
Le vent sculpté du centaure ?

Je descends, déraciné et répété  
Sur un cheveu préfacé de mes doigts.

Et comme douillet de frissonner  
Où va, paix, mon cœur.

### IV

Au galop des veilleurs muets,  
Eux, inclinés, glacés,  
Chastes de vivre  
Aux phares des dentelles !

Amer qui naît strict à l'éloge  
Et vous veut, esprit,  
Boutonnées et gelées.

**V**

Epars à l'écho multiplié,  
Cérémonieux dédoré,  
Verbe du temps et du désir,  
C'est ici infléchi, négligé,  
Aux vertiges lacés, délacés,  
Le luxe ponctuel des prophètes  
Sans liens sans pôles sans sommeil.  
(Tabou)

**DÉCHU – (extraits)**

**I**

Par mes routes trépassées...  
Bonne route pèlerin...

**II**

Aux exploits du poète las  
Mon vitrail disloqué  
Aux rails de la mélodie

Pour ma belle fille naufragée  
Tel l'harmonica du voyou !

Vers l'araignée fêlée  
Des stances moissonnées

Sur le buvard aveugle  
De mes talents éteints

### III

Angélique et dents glacées de Milady  
My lady amiga mia...

Quel limon des nausées,  
Hors de l'encrier couronné,

La Tanagra danse  
Au lambeau des minuits inclinés

### IV

Dolorès à mes cils inquiets,  
L'émoi, l'eau du poème

Déclamations et douces comme elza

Le dialogue 41  
Plus indolent qu'Elisa Breton

Majuscules haut perchées  
Aux pôles de mes lampes

Veuf, et d'un vain souci  
Au halo de mon lamento

### V

Poème du prisonnier,  
Au glas des soleils remémorés

Crécelles ensevelies  
Sur le cœur du pèlerin

## VI

Voici mon linceul découronné,  
La jactance du bal  
Au galop de l'Antinéa  
Gantée de mon idéal

L'étoile du mendiant  
Entend le souffle de ma mort

## VII

Dernier lied,  
Pâles amours solennelles...

Derniers feux

Dernier jeux

Pour mon guignol  
A mon trépas écarquillé  
Sue les quais du silence

**(Déchu)**

## **CHOIX DE TEXTES EN PROSE**



LES GRIOTS LA REVUE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'HAÏTI

**D E C L A R A T I O N**

Nous soussignés Carl Brouard, Lorimer Denis, Cl. Magloire fils, Dr. François Duvalier, fondateurs de la Revue LES GRIOTS, organe scientifique et littéraire, prenons l'engagement solennel de nous évertuer constamment à conserver à l'Oeuvre son caractère scientifique et littéraire, c'est à dire :

1o) Maintenir la Revue dans les plus nobles traditions spirituelles en nous inspirant de la formule du premier fondateur Louis Diaquoi : En tout, l'ART doit toujours s'allier à la MORALE (Jules Claretie. Réponse à un Référendum littéraire);

2o) faire appel à la collaboration de tous pour chanter le pays haïtien;

3o) formuler avec courage la doctrine littéraire et scientifique du Groupe des Griots afin de continuer l'Oeuvre de la Revue Indigène et assurer la pérennité de l'intégration de notre mouvement dans la littérature nationale;

4o) bannir systématiquement la politique de nos activités scientifico-littéraires en érigeant notre Tribune en une sorte de Boulevard sacré de l'idéal pour permettre aux Générations contemporaines de contribuer à l'élaboration d'une pensée spécifiquement haïtienne;

5o) tenir dans la plus haute vénération tous ceux-là qui, morts ou vivants, constituent les gardiens de nos forces spirituelles et dont l'axe de la vie intellectuelle peut servir d'enseignement;

6o) resserrer, dans l'ordre intellectuel, les rapports entre l'Amérique latine et notre communauté;

7o) aider à renforcer l'unité et l'ethnie haïtienne,

8o) garder un souvenir éternel et ému à notre éminent Mécène : le Maire Raphael Brouard.

Port-au-Prince, le 23 juin 1938

CARL BROUARD  
Cl. MAGLOIRE Fils

LORIMER DENIS  
Dr. FRANCOIS DUVALIER

(revue *Les Griots*, vol. 1, no 1, juillet-août-septembre 1938)

## NOUVELLE

### LEDEST OU LE GAN-GAN DE HINCHE

C'était à Hinche.

Jean Karda entra et dit :

- Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ?

Je répondis :

- Rien ... ou plutôt je vais lire.
- Veux-tu assister à une séance de magnétisme ?
- Volontiers.
- Alors, viens.

J'allumais une cigarette et sortis.

Nous marchions. Le soleil était implacable. Je dis à mon compagnon :

- Est-ce loin d'ici ?

Et lui :

- Nous y voici.

La maison du magnétiseur était située au fond d'une cour où l'on apercevait des maisonnettes espacées. Assises ou à croquetons au seuil de leurs demeures, des femmes mal vêtues causaient bruyamment. D'autres riaient à gorge déployée.

Jean Karda m'ayant présenté à Ledest (c'était le nom du magnétiseur), ce dernier nous invita, avec de grandes démonstrations de sympathie, à pénétrer dans la salle de travail.

C'était une chambre obscure. Au milieu de la pièce : une table crasseuse et branlante. Sur une fenêtre, un cierge éteint était debout. Des sièges vieillots semblaient somnoler.

Un homme noir s'amena. Il se nommait Mechnor. C'était le compagnon de travail inséparable et nécessaire de Ledest. Je veux dire que c'était le médium, ou encore : le somnanbule.

Son regard était las, immensément, et il ne cessait de passer son mouchoir sur son visage. Il suait.

Nous nous assîmes. Ledest s'enquit des buts de la visite de Karda.

Et Karda dit :

- Voici. Mon fils, Marius, est malade. Depuis des semaines, il ne peut pas sentir sa mère. Il l'injurie et la menace. Il refuse de lui verser chaque semaine la petite valeur qu'il avait l'habitude de lui remettre. La mère est au désespoir. Elle passe ses nuits à pleurer, parce que la conduite de Marius la désole. Je crois que Marius pas l'an naturel li. Jeune-homm-nan gaignin ion persécution derriè-li... Je suis venu ici, Ledest, pour vous demander de «m'éclairer». Je vous ai apporté, en conséquence, une chemise de Marius. La voici.

Et Jean Karda tendit un paquet à Ledest.

L'hypnotiseur déposa la chemise sur la table.

- Ça va, dit-il, je vois!

Il s'assit près de la table, et Mechnor se plaça en face de lui.

La bougie fut allumée, puis éteinte, après une courte prière murmurée par le médium.

L'hypnotiseur appuya ses mains contre celles de Mechnor, et il le regarda dans les yeux avec une fixité implacable. Et voici : les paupières de l'homme deviennent lourdes. Son visage eut une expression lointaine et fatiguée. Sa tête chancela. Ses yeux se refermèrent.

Immédiatement, Ledest étendit ses mains sur la chemise posée sur la table, puis il se tint debout et attendit.

\*\*\*

Et la bouche de Mechnor remua. Il dit :

- J'arrive. Me voici. Le grand magicien. Celui qui voit tout, qui sait tout, qui dit tout.

La tête de l'homme remuait toujours. Son visage était inondé de sueur. Sa respiration avait un rythme plaintif. Il parla encore. Il demanda :

- Ledest, pourquoi m'avez-vous appelé?

Et Ledest, flegmatique :

- Pour nous dire la vérité.

Alors, le médium :

- Ce que je vois est terrible. Terrible!

Jean Karda blêmit.

L'homme continua :

- Le propriétaire de cette chemise est persécuté par une «lampe magique», qui brûle nuit et jour. Cette lampe a pour effet de semer la discorde entre ce jeune et ses parents, de l'éloigner de ses devoirs. Pour un oui ou un non, il injuriera ses proches, les accablant d'invectives. Cela peut finir par un malheur ... que je peux, cependant, conjurer.

Karda dit :

- Pouvez-vous nous indiquer l'auteur de cette «lampe-magique» ?

Le médium avait toujours les yeux fermés. Sa tête vacillait encore. Ses mains reposaient, inertes, contre la table. Il répondit :

- Non

Et Karda :

- Est-ce un homme ou une femme ?

- C'est une femme.

- De quelle couleur ?

- Claire.

- De petite ou de grande taille?

- Petite.

- Est-ce une parente du jeune homme?

- Oui.

- Du côté paternel ou du côté maternel?

- Ni de l'un ni de l'autre.

- Bon. Cette femme entretient-elle des relations avec le jeune homme ?

- Je ne sais pas.

Le somnambule paraissait épuisé. Avec une légère inflexion nerveuse, il dit à Jean Karda :

- Écoutez. Apportez-moi un giraumont-caïman, un couteau au manche blanc, une assiette blanche, deux fers à cheval. Venez me trouver ici à sept heures du soir. Et je vous ferai voir cette personne, et je lui ôterai la vie, et vous verrez du sang jaillir de l'assiette...

Karda protesta, catégorique :

- Ça, jamais! Je ne veux faire du mal à personne. Indiquez-moi seulement les remèdes nécessaires à la guérison de mon fils.

Alors, le médium :

- Voici ce qu'il faut faire. Lundi, mercredi et vendredi, dans la soirée, aspergez votre maison bénite. Ayez un flacon d'«odeur». En voici la formule : feuilles de honte, de basilic, de ti-baume, de sourcils; poudre de Grenoble (10 grammes); ambre-gris véritable (10 grammes). Ajoutez-y du «sirop-miel» et du jus de canne. Il vous faut encore un cierge de trente-trois nœuds préparé avec du «sirop-miel», de la cervelle de mouton et de la cervelle de cabri. Ce cierge devra être placé dans la cour de votre maison. Vous l'allumerez les lundi, mercredi et vendredi, à midi. J'ai dit.

Le somnambule fit une pause, puis il annonça :

- Remettez-moi dix dollars, et je vous livre un bon travail.

Karda se récria :

- Vous exagérez, dit-il. Mon cher, je vous donne sept dollars.
- Non, dix.
- Huit, proposa Karda.

Il se heurta à un nouveau refus.

Mechnor semblait à bout de force. Il s'impatienta.

- Ledest, déclara-t-il, je n'en peux plus. Réveillez-moi.

Alors, l'hypnotiseur tapota de ses paumes le front de Mechnor. Le somnambule ouvrit les yeux. Il paraissait revenir d'un long rêve. Son regard était accablé, terne. Il ouvrit la porte et sortit.

Et nous prîmes congé.

Le soir tombait.

CL. MAGLOIRE, Fils.  
(Les Griots, vol. 1, no 1)

## PARIAS

(extraits)

### XII

Georges Kaste arrêta sa voiture en route de Bizoton, devant le «Marché Big-Bagages». Il était onze heures de la nuit. Le ciel était sans étoiles. La foule, à Mont-Carmel, était dense. Aux environs de la chapelle consacrée à la vierge noire, à Bolosse, c'était un défilé interrompu.

Le médecin descendit, seul, de voiture, le regard par terre. Il marchait le plus souvent ainsi, comme s'il recherchait depuis longtemps la solution d'un problème difficile.

Kaste entra dans la galerie où les tonnelles de beuveries se succédaient. Comme il tournait la tête, il aperçut Desruisseaux vautre dans un fauteuil, chez Danne. Kaste l'appela : ils allèrent s'asseoir chez Sarah. Le docteur demanda :

- Qu'est-ce que l'on prend ?
- Je ne sais pas... Du rhum !

On leur apporta deux verres de Barbancourt. Kaste prit un journal, qu'il lut, distraitement. Il était fatigué, et il était venu là plus par désœuvrement que par entrain. Il bâilla, dit qu'il allait rentrer. Ils se rendirent, néanmoins, chez Yvonne. À quelques pas, un homme saoul racontait :

- Président Souloque rivé. Li commencé fusié moune, Ou cou`cé chef d'Etat fusié mulâtres ça...

Yvonne se mit à rire. Desruisseaux réclama deux autres rhums.

Georges Kaste était un médecin gouailleur. Il avait à peine quarante ans. À ses heures de loisirs, on le trouvait dans son officine, lisant un traité d'obstétrique, ou de syphiligraphie. Il disait : «Je ne m'occupe que de cela». Son père, médecin, était mort aveugle, et en dépit de sa cécité deux avant sa mort, il pratiquait encore.

Un jour, Desruisseaux arriva chez Kaste avec un abcès, aux douleurs lancinantes. Le malade montra la partie tuméfiée. L'homme de l'art se pencha :

- Ce bétise

Immédiatement, il fit entrer Desruisseaux dans la salle d'opérations. Le médecin blagua, se lava les mains et aussitôt, commença l'anesthésie. Dans vingt minutes, il avait terminé, et les douleurs s'amendaient.

Un autre jour, Desruisseaux se réveilla avec une nausée et un vertige terrible qui le clouaient sur son lit. Ses mains tremblaient. Il fermait les yeux, et sursautait. Kaste, appelé, arriva. Il palpa le foie, rit : «Alcools...»

- Ce n'est rien, dit-il, en bouclant sa valise.

Il fit apporter un cholagogue, et glissa un billet de banque sous le buvard.

La prière du médecin, de Moses Maïmonide, était encadrée, à l'effigie d'Hippocrate, dans la salle d'attente de sa clinique. On y lisait :

Remplis mon âme d'amour pour l'art et pour toutes les créatures.

Et plus loin :

Soutiens la force de mon cœur pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche, l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais. Fais que je ne voie que l'homme dans celui qui souffre. Que mon esprit reste clair près du lit du malade, qu'il ne soit distrait par aucune pensée étrangère.

Et ailleurs, en lettres italiques :

Éloigne de moi l'idée que je sais tout et que je peux tout...

### XIII

Desruisseaux se réveilla en sursaut. Il mouilla ses cheveux, et s'habilla en sifflotant. Il alla au balcon de l'hôtel, regarda l'heure à l'horloge de la cathédrale. Il était cinq heures de l'après-midi. Desruisseaux gagna la rue. Il marchait avec désinvolture, en regardant avec insolence les femmes qu'il croisait.

Rue Dantès-Destouche, il entra au « Bar-Espoir » pour prendre un rhum-soda. Devant une des tables de consommation, un homme était assis. Il avait les yeux troubles, et il venait de vider son verre, quand Desruisseaux, se retournant, dit :

- Tiens, Léveillé ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Il parlait avec une cordialité bourrue. Il alla s'asseoir en face du buveur. Il le regarda dans les yeux. Il questionna :

- Chagrin d'amour. n'est-ce pas ? Tu t'enivres, à cause de Madame Santiag... Espèce de fumiste !

Desruisseaux venait de publier, coup sur coup, trois plaquettes de vers : L'Encrier Couronné, Le Buvard Aveugle et Soirs Enchaînés, qui avaient eu un immense succès de curiosité. C'étaient des vers obscurs, sans rimes. Les journaux firent une large publicité à Desruisseaux. Il eut des partisans, des adversaires, et des commentateurs. On s'acharna à trouver un sens aux poèmes de l'auteur du Buvard Aveugle. Dans les salons, les jeunes filles persiflaient le poète. Desruisseaux devint un sujet de plaisanterie. C'étaient des charades. On disait :

- Cric ?

- Crac !

- Ta bouche au carton de mes doigts ?

- Desruisseaux !

Et de rire.

Le poète, loin de s'en formaliser, encourageait ces plaisanteries. Il récitait lui-même ses poèmes. Et quand les jeunes filles lui demandaient d'expliquer, il répondait :

- Cela veut dire que vous êtes jolies, et...

- Et ?

Il n'achevait pas. Il saluait, très bas, et partait, en coup de vent.

Desruisseaux, vite connu, eut des relations dans toutes les couches sociales de Port-au-Prince. Dans les salons bourgeois, on le retenait. On acceptait ses plaisanteries, et ses dérogations à la politesse. Il fréquenta la maison des Léveillé, et c'est ainsi qu'il apprit, par les propos du jeune homme, que celui-ci cultivait un amour platonique.

Desruisseaux réclama deux autres rhums. Léveillé, saoul, se mit à faire des confidences. Il confia au poète obscur qu'il allait entreprendre des démarches, avec le ferme espoir d'être nommé secrétaire de la légation d'Haïti à Paris.

Desruisseaux, sceptique, sourit :

- Ah, Paris ! Tu en mourras...

Léveillé, énervé, répliqua :

- Alors, toi, tu ne désires pas connaître Paris ?

- Hum ! Je désire connaître toutes les capitales du monde. Mais, pour l'instant, il me faut vivre ici. Fô-m'gain youn place !

- Tu fais des démarches ?

- Si j'en fais ! Tout le temps !

- On ne le dirait pas ?
- Ah ! Et pourtant !

## XIV

Auguste Léveillé était né au Cap-Haïtien. Son père, Hector-Raphaël Léveillé, un mulâtre aux yeux rieurs, avait été plusieurs fois ministre. Raphaël Léveillé quitta le Cap-Haïtien, avec sa famille, quelques mois après le débarquement des forces américaines d'Occupation. Il vint à Port-au-Prince, et loua, à Lalue, une maison à étage, qu'il meubla avec un luxe rococo. Sur le parquet, au salon, on avait étendu un tapis bariolé, jonché de coussins aux tons criards. Au milieu, une table ronde supportait une statuette : « La Lecture ». Une énorme glace, biseautée, reflétait une reproduction de « L'Angélu ». Aux cloisons, les gravures encadrées étaient à peine espacées. Un Napoléon songeur, en uniforme de gala, baissait les yeux, comme s'il ne pouvait soutenir l'étrange regard de Lucrezia Crivelli. Deux portraits au crayon, de dimensions exagérées, se dévisageaient avec une insistance hostile. L'un représentait la mère de Raphaël : Marie-Henriette-Denise-Hélène Léveillé, à trente-quatre ans, le buste serré dans un corsage de dentelles. Hautaine, la morte semblait accuser son fils, Robert Léveillé, qui, dans son cadre doré, accentuait le pli de dégoût de ses lèvres. Il était mort à dix-neuf ans.

Nommé ministre de l'intérieur peu de temps après l'élection à la présidence de la République de Sudre Dartiguenave, Raphaël Léveillé put satisfaire ses goûts de débauche luxueuse. Il se vantait d'être de sang noble, affirmant qu'il descendait du marquis d'Eveillé. Il donnait, même, des détails, précisant que, pendant l'époque coloniale, son ancêtre avait sa résidence à Léogâne. Il louait le génie militaire de Leclerc, et diminuait l'épopée de Vertières. Il exaltait la vaillance des héros mulâtres de la guerre de l'Indépendance, au détriment des preux noirs.

Huit mois après, le cabinet ayant démissionné, Raphaël Léveillé rentra dans l'ombre. Un an plus tard, il revenait sur la scène politique. Commissaire du gouvernement près du tribunal civil de Port-au-Prince, puis trois fois ministre, Raphaël mena une vie fastueuse. Il était libéral et noctambule. À ses belles amies, il offrait des dîners au champagne, dans des hôtels pour touristes. Il aimait les Dominicaines. Le samedi, dès midi, il était impossible de trouver le ministre à Port-au-Prince : il passait le week-end à Santo-Domingo. Quand il était ivre, il était prodigue. On le vit, un soir, chez Thibault, donner à un mendiant un billet de vingt dollars. Un autre soir, à Manhattan-Latino, il offrit cent dollars à une Dominicaine.

Auguste Léveillé, à cette époque, n'avait que six ans. Son enfance s'écoula dans une atmosphère de gâteries. Il était choyé par sa mère, Pauline Saint-Juste-Léveillé, qui appartenait à une de ces familles haïtiennes très chrétiennes et polies.

Le jour où Pauline Léveillé emmena son fils à Saint-Louis de Gonzague, l'enfant pleura dans le parloir du collège. Le frère supérieur annonça qu'Auguste entrerait en dixième. Le garçon fut studieux, eut les premières notes. En septième, il était parmi les lauréats de la classe, avec le premier prix de narration française; il ne put recevoir les compliments de ses professeurs : le jour de la distribution des prix, il était en deuil. Raphaël Léveillé était mort, la veille, dans un accident de voiture, en route de Bizoton. Il revenait de la fête, à Savoy. Il avait pris une dizaine de verres.

À minuit, il avait proposé à ses compagnons de continuer la gogaille, à Carrefour. Ils l'en avaient dissuadé : il se tenait mal sur ses jambes. Obstiné, Raphaël Léveillé avait affirmé qu'il ne céderait le volant à personne. Et il était parti, seul. À trois mètres du dock, la Ford heurta un obstacle. Sous la violence du choc, Léveillé succomba sur-le-champ, d'une fracture du crâne.

## XV

Mme Léveillé vécut, pendant quelques temps, de ses économies. Elle loua une maison, de loyers modestes, à l'avenue Capois-La-Mort. Elle travailla. Elle ouvrit un atelier de modes. Et elle eut une clientèle nombreuse. Les femmes des hauts fonctionnaires de l'Occupation américaine payaient bien les ouvrages de broderie.

Mme Léveillé avait dû s'adjoindre trois nouvelles employées. L'une d'elles, Angèle, était une mulâtresse, petite, et très cuivrée. Elle ne regardait guère en face. Quand elle faisait les points, Angèle avait les jambes croisées, et les yeux continuellement baissés. Elle travaillait ainsi, jusqu'au moment où, mordillant le fil, et dépliant l'étoffe, elle tournait la tête, et regardait Auguste, à la dérobée, avec un sourire effronté. Le jeune homme était assis près de sa mère. Il était en manches de chemise, et feuilletait, avec une attention assez bizarre, un catalogue de modes. La pendule sonnait onze heures. Auguste palpait ses poches, et demandait des cigarettes. Mme Léveillé, aussitôt, appelait le garçon de cour :

- Alexis, allez m'acheter cinquante centimes de cigarettes.

Et elle ajoutait :

- Et puis, pas misé !

Elle parlait le créole avec l'accent, très mal. Elle le parlait rarement, quand elle s'adressait aux domestiques.

Auguste Léveillé se mettait à fumer. Il ouvrait une anthologie de poètes français. Il récitait :

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage.  
Traversé ça et là par de brillants soleils ;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les rateaux  
Pour rassembler à neuf les terres inondées  
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Le jeune homme appelait sa mère :

- C'est de qui, ces vers ?

Et Mme Léveillé :

- Pour qui me prends-tu ? De Baudelaire, voyons.

Elle enfilait une aiguille, cherchait son dé dans le tiroir de la Singer, et recommençait à coudre.

À midi, les demoiselles prenaient congé, pour revenir à deux heures. Mme Léveillé et son fils restaient seuls. Auguste fermait l'anthologie, et se mettait à table. Mme Léveillé disait :

- On prend un cocktail ?

Et elle préparait un cocktail au rhum. Puis elle évoquait des souvenirs. Elle racontait : «J'ai vu, à Paris, le tombeau d'Alfred de Musset, au Père Lachaise, les Invalides »...

Et le quartier Latin ?

Aussi. Quelle vie !

Auguste avait achevé sa rhétorique et commencé des démarches pour obtenir un emploi dans l'administration publique. Chaque jour, il sortait. Au sixième jour, sa mère lui dit :

- Tu as pu voir enfin ton ministre ?

- Oui.

- Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- Il m'a dit que ce serait pour bientôt, et d'attendre.

L'année suivante, Auguste Léveillé attendait encore...

## UN BISTROT

Le Bistrot était plein. Le patron, étique, lisait à voix haute en zézéyant Bénito Sylvain. Il avait une barbe de cinq jours, le visage tout en os, une chemisette dépenaillée. Le jamaïcain, dans son coin, riait, en gloussant. Le pianiste fredonnait « Ti Sam » d'Occide Jeanty. Le Guadeloupéen, qui avait la pituite, piétinait ses crachats. Les voyous, aux alentours, s'injuriaient. Dans la galerie, deux hommes, environnés de chiens, mangeaient du maïs cuit, les yeux dans le plat. Alors le patron interrompit sa lecture. Il regarda les étagères, ses pantoufles, la rue, le plafond, et enfin ses ongles.

Portail Jean-Ciseaux, neuf heures du matin.

Un gamin, en courant, entra dans l'estaminet. Il glapit :

- Deux douces-pistaches!

Le boutiquier sursauta, car il rêvait. Quelqu'un dit :

- Vous mangez trop de sucre, petit garçon : le sucre donne des vers...

- Allons donc! fit le pianiste, qui était un sage : le sucre est un aliment; et puis c'est connu, notre organisme recèle des vers...

- Tout de bon ?

- Mais oui : nous sommes des pourritures ambulantes...

Alors le guadeloupéen, entre deux râles, proféra un juron; ce qui fit éclater de rire la souillon, Adancie, qui n'avait pas de soutien-gorge.

Le franc-maçon, musicien-poète, se leva en sursaut et il se mit à battre contre sa chaise pour en chasser les punaises...

Le petit mulâtre, resquilleur et idiot, annonça qu'il logeait chez sa sœur. On ne l'avait pas questionné, pourtant... Ah oui, sa sœur : «elle avait la gorge plate comme celle d'un homme»...

La Muchacha, de qui je n'attends plus rien, sauf son mal de gorge, s'amena, plus séduisante dans ces habits masculins. Talons hauts, cheveux de bal, elle avait la nausée des beuveries répétées : elle héla un bus et partait sans rien dire.

Le soleil d'onze heures était atroce. Chômeurs, sans veste et sans boussole, pas une tournée depuis deux heures! À midi, ils dormiront...

- Pas chez moi! Hurla le boutiquier.

- Oh là-là!

Et l'homme frappa du pied :

Moi-même, je dois deux mois de loyers. On m'a assigné, et...

- Et?

Il se tut. Tout le monde regardait maintenant le pianiste qui racontait à son tour :

- Moi-même j'ai laissé sept enfants à la maison, sans rien. Et puis ma femme, et puis ma mère...

Le Guadeloupéen dit :

- Regardez mon pantalon. C'est la nuit que je circule.

Et le poète de Gressier, qui chassait les mouches :

- Et moi? Je dois trois gourdes d'acassan.

Le patron soupira :

- Quelle situation!

Et, à regret :

- Eh bien messieurs, que voulez-vous, j'offre une nouvelle tournée...

Or, le futur sociologue qui, jusqu'ici n'avait pas articulé une parole, sortit de son mutisme. S'étant gratté la gorge :

- Écoutez, messieurs...

Il tira un papier.

«Le destin des peuples est sur les genoux de Zeus»... Hargneux, le maître de la maison l'interrompit :

- Non, compè : pas de politiques ici...

Dans la galerie, la vendeuse, après avoir contemplé des chaudières gorgées de nourritures, se tourna pour dévisager avec mépris, tous ces flaneurs «ranceurs», crasseux porteurs de déveines, «audienceurs» des midis en fatras...

(Extrait de «**Ombres et Reflets**»)

**Bibliographie  
de  
Clément Magloire Saint-Aude**

### a) ŒUVRES DE SAINT-AUDE

- DIALOGUE DE MES LAMPES (poésie), 1941, Port-au-Prince, Haïti, Impr. de l'Etat, 9 pages, dessin de Milo Rigaud, Préface de Philippe Thoby-Marcelin – Nouvelle édition, 1957, Imprimerie Œdipe.
- TABOU (poésie), 1941, Port-au-Prince, Haïti, Impr. du Collège Vertières, 14 pages, dessin de Vergniaud Pierre-Noël, lino-gravure de Géo Remponneau.
- PARIAS (documentaire), juin 1949, Port-au-Prince, Haïti, Impr. de l'Etat, 100 pages.
- OMBRES ET REFLETS (récit), 1952, Port-au-Prince, Haïti, Impr. V. Pierre-Noël, 31 pages.
- VEILLÉE (récit), 1956, Port-au-Prince, Haïti, Impr. Renelle, 2 pages, illustrations de Milo Rigaud.
- DECHU (poésie), décembre 1956, Port-au-Prince, Haïti, Impr. Œdipe, 11 pages.
- POEMES (*Dialogue de mes lampes* suivi de *Tabou* et de *Déchu*), 1970, Paris, Éditions Première Personne, 60 pages, illustrations de Wilfredo Lam, de Jorge Camacho et de Hervé Télémaque.
- DIALOGUE DE MES LAMPES et AUTRES TEXTES (œuvres complètes), 1998, Paris, Jean-Michel Place.

### b) ARTICLES ET ÉTUDES SUR SAINT-AUDE

ANTOINE (Max A.) : *Un autre griot s'en est allé*, Le Nouvelliste, 2 juin 1971.

APOLLON (Wesner) : «*Dialogue de mes lampes*» de Clément Magloire Saint-Aude, Le Nouvelliste, 26 juillet 1941.

BARIDON (Silvio F.) et PHILOCTETE (Raymond) : *Poésie vivante d'Haïti*, Paris, Les Lettres Nouvelles – Maurice Nadeau, 1978.

BELANCE (René) : *Introduction à la poésie haïtienne*, Conjonction no 4, juillet 1946.

BERROU (Frère Raphaël) : *Magloire Saint-Aude ou Ma nuit est ma lumière*, Conjonction no 118, juillet 1973; - *Histoire de la littérature haïtienne illustrée par les textes*, Tome 3, Port-au-Prince, Caraïbes 1978.

BRETON (André) : *Poètes d'aujourd'hui : Magloire Saint-Aude*, Le Figaro Littéraire, 13 septembre 1947; - *La clé des champs*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1953.

BRIERRE (Jean) : *Dieu des lampes, des reflets et des ombres*, Le Nouvelliste, 29 et 30 mai 1971.

CASTERA (Georges) : *Clément Magloire Saint-Aude, homme déchiré au-delà des phrases*, *Chemins Critiques*, vol. 1, no 2, août 1989.

CHARLES (Christophe) : *Neuf hai-kai pour Magloire Saint-Aude*, Le Nouvelliste, 31 mai 1971; - *St-Aude, un sphinx sympathique*, Le Nouvelliste, *il y a cinq ans mourait Magloire Saint-Aude*, Le Nouveau Monde, 11 juin 1976; - *Le surréalisme en Haïti*, Le Nouveau Monde, 9 août 1976; - *Le dixième anniversaire de la mort de Magloire St-Aude*, Le Nouveau Monde, samedi 30 décembre et dimanche 31 mai 1981.

CONJONCTION (revue) : *Surréalisme et Révolte en Haïti*, no 193-194, avril-mai-juin 1992.

DAUMEC (Gérard) : *Magloire Saint-Aude*, revue *Optique*, no 24, février 1956.

DELIENNE (Castera) : *Dialogue de mes lampes*, Le Nouvelliste, mardi 22 juillet 1941.

FOUCHE (Franck) : *Guide pour l'étude de la littérature haïtienne*, Port-au-Prince, Édition Panorama, 1964.

GLEMAUD (Marie-José) : *De l'actualité du texte de St-Amand, «Essai d'explication de DIALOGUE DE MES LAMPES»*, *Revue Lakansiel*, no 3, septembre 1975.

GLEMAUD (Marie-José) : *L'espace poétique de Magloire Saint-Aude*, Collectif *Paroles*, no 25, septembre-octobre 1983.

GOURAIGE (Ghislain) : *Histoire de la littérature haïtienne*, Port-au-Prince, Impr. Théodore, 1960; - *Les meilleurs poètes et romanciers haïtiens*, Port-au-Prince, Impr. La Phalange, 1963.

JADOTTE (Hérard) : *Idéologie, littérature, dépendance*, *Nouvelle Optique*, vol. 1, no 4, décembre 1971.

KAUSS (Saint-John) : *L'invasion surréaliste en Haïti* (Magloire Saint-Aude : avril 1912 – mai 1971), *Haïti en Marche*, vol. X, no 6, 20 mars 1996; in *Le lien*, Montréal, vol. 6, no 2, avril 1997.

KAUSS (Saint-John) : *La métaphysique du poème chez Magloire Saint-Aude*, *Haïti en Marche*, vol. XI, no 27, 13 août 1997.

KAUSS (Saint-John) : *Le monde divin selon Magloire Saint-Aude*, Le Nouvelliste, Port-au-Prince, 18 janvier 1999.

LARAQUE (Paul) : *André Breton en Haïti*, *Nouvelle Optique*, vol. 1, no 2, mai 1971.

LAROCHE (Maximilien) : *Le miracle et la métamorphose* (essai sur les littératures du Québec et d'Haïti), Montréal, Éditions du jour, 1970; - *Magloire Saint-Aude, l'exilé de l'intérieur*, Présence francophone, no 10, printemps 1975.

LUBIN (Maurice) : *Panorama de la Poésie haïtienne*, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1950, en collaboration avec Carlos St-Louis; - *Poésies haïtiennes*, Rio de Janeiro, Livraria-Editora de casa do estudante do Brasil, 1956; - *Magloire Saint-Aude, poète surréaliste*, Présence francophone, no 3, automne 1971.

MARTELLY (Stéphane): *Le sujet opaque* (Une lecture de l'œuvre poétique de Magloire Saint-Aude), Paris, L'Harmattan, 2001.

MONTEAUD (Jean-Yves) : *Hommage à Magloire Saint-Aude*, Le Nouvelliste, 1 juin 1971.

PHILOCTÈTE (Raymond) : *Magloire Saint-Aude (1912-1971)*, Haïti Progrès, 7-13 septembre 1988.

PHILOCTÈTE (René) : *Blessure, douleur et solitude*, Le Nouveau Monde, lundi 31 mai 1971; - Reproduit dans *Œdipe*, 2 juin 1971.

POMPILUS (Pradel) et BERROU (Raphaël): *Histoire de la littérature haïtienne illustrée par les textes*, Tomes I à III, Port-au-Prince, Caraïbes, 1975-1977.

SMITH (William Jay) : *Magloire Saint-Aude*, revue Americas, novembre 1953; - *Deux poètes haïtiens*, revue Optique, no 1, mars 1954.

SAINT-ARMAND (Edris) : *Essai d'explication de DIALOGUE DE MES LAMPES*, préface de Jacques Roumain, Port-au-Prince, Imp. de l'État, 1942; - réédité en 1975 avec une préface de René Bélance, Ateliers Fardin.

SAINT-JEAN (Serge) : *Magloire Saint-Aude ou le sonneur de Martissant*, Le Nouvelliste, 1 juin 1971.

THOBY-MARCELIN (Philippe) : *Préface de DIALOGUE DE MES LAMPES*, 1941.

VIAUD (Léonce) : *Discours sur la tombe de Magloire Saint-Aude*, Le Nouvelliste, 1 juin 1971.

## TABLE DES MATIERES

- Avant-propos
  - Saisir Magloire Saint-Aude
- Choix de textes-critiques
  - L'invasion surréaliste en Haiti
  - La métaphysique du poème chez Magloire Saint-Aude
  - Le monde divin selon Magloire Saint-Aude
- Choix de poèmes
- Choix de textes en prose
- Bibliographie de Clément Magloire Saint-Aude

Clément Magloire SAINT-AUDE naquit à Port-au-Prince (Haïti) le 2 avril 1912. Il est le fils légitime de feu Clément Magloire, fondateur du journal *Le Matin*, et le demi-frère (aîné) de Franck Magloire, l'actuel directeur de ce quotidien. Saint-Aude a publié trois recueils de poèmes : *Dialogue de mes lampes* (1941), *Tabou* (1941), *Déchu* (1956). Il a également écrit un roman : *Parias* (1949) et deux récits : *Ombres et reflets* (1952) et *Veillée* (1956). Une rétrospective de ses œuvres poétiques (60 pages) parut en France, en 1970, aux éditions *Première Personne* avec des illustrations de Wifredo Lam, Hervé Télémaque et Jorge Camacho. Plusieurs études académiques ont été consacrées à l'œuvre du poète, et en 1988, le Prix Deschamps, à titre posthume, lui a été décerné. Il est mort le 28 mai 1971. Magloire Saint-Aude fut reconnu par André Breton comme l'une des figures marquantes du surréalisme.

\*\*\*\*\*

Biologiste et chercheur, poète et critique littéraire, chef d'école et philosophe, passionné de haute métaphysique, Saint-John KAUSS (John Nelson) est né à Haïti. Il vit retiré à Washington, New Jersey.

Plus d'une vingtaine de publications, notamment *Chants d'homme pour les nuits d'ombre* (1979); *Autopsie du jour* (1979); *Ombres du Quercy* (1981); *Pages fragiles* (1991), *Testamentaire* (1993), *Territoires* (1995), *Territoire de l'enfance* (1996), *Ecrivain en résidence* (2004, en collaboration), *Paroles d'homme libre* (2005), *Le manuscrit du dégel* (2006), *Poèmes exemplaires* (2007), *Hautes feuilles* (2007), *L'archidoxe poétique* (2008), *Poésie haïtienne contemporaine* (2009), *Eloge de l'interlocuteur* (2010) et *Le massif des illusions* (2010). Son œuvre fait actuellement l'objet d'études académiques en France (Luxembourg), à Port-au-Prince (Haïti), à Montréal et aux États-Unis.

Il a reçu à Montréal le prix Cator de la Critique littéraire (1998) et de la Recherche Scientifique (1999).